

termédiaire de noms étrangers ; il inventa mille procédés, prit des mesures inouïes pour tromper la haine de ses ennemis ou de ses envieux, qui cherchaient à surprendre ses secrets et une occasion de le perdre à tout jamais.

Je dois le déclarer, ces persécutions, ces embûches, ces indiscretions dont on se rendait coupable envers lui, n'existaient d'une manière réelle que dans son imagination. C'était chez lui une véritable manie, une maladie. C'est ainsi, du reste, que le comprenaient les quelques hommes intelligents qui lui étaient sincèrement attachés, qui conservaient des relations avec lui, pardonnant tous les écarts, toutes les bizarreries de son esprit tourmenté sans cesse par des craintes le plus souvent chimériques. En vain son ami Dupérou essayait de le calmer, lui démontrant la futilité de ses griefs, lui conseillant le mépris, sinon l'oubli des injures, vantant le calme de l'âme qui réagit si heureusement sur l'état physique. « Vos maximes, répondait Rousseau, sont très stoïques et très belles, quoique un peu outrées, comme sont celles de Sénèque, et généralement celles de tous ceux qui philosophent tranquillement dans leur cabinet, sur les malheurs dont ils sont loin. J'ai appris assurément à n'estimer l'opinion d'autrui que ce qu'elle vaut, et je crois savoir, du moins aussi bien que vous, de combien de choses la paix de l'âme dédommage ; mais que seule elle tient lieu de tout, et rende heureux les infortunés, voilà ce que j'avoue ne pouvoir admettre, ne pouvant, tant que je suis homme, compter totalement pour rien la voix de la nature pâtissante, et le cri de l'innocence avilie. Certaines découvertes amplifiées, peut-être par mon imagination, m'ont jeté durant plusieurs jours dans une agitation fiévreuse qui m'a fait beaucoup de mal, et qui, tant qu'elle a duré, m'a empêché de vous répondre. Tout est calmé, je suis content de moi, et j'espère ne plus cesser de l'être, puisqu'il ne peut plus rien m'arriver de la part des